



L'ÉCHONILH'JAZZ

JOURNAL DU FESTIVAL de CONILHAC 2015

Rédacteurs du Journal :

Jérôme BAUGUIL, Jean Michel CHESSARI, René GRAUBY, Babeth PORCARELLI

RETOUR SUR LA DERNIERE SOIREE 2014 :

Avis de tempête...

Les météorologues les plus avertis s'étaient tous bien mis d'accord... les premiers coups de tonnerre avaient résonné dans l'après-midi et les premières gouttes, épaisses et menaçantes s'étaient abattues sur toute la contrée. Selon les dires des connaisseurs, la soirée menaçait d'être apocalyptique...

Mais si les trombes d'eau, fort violentes par ailleurs, eurent le bon goût de passer outre Conilhac Corbières, les murs de la salle des fêtes tremblent encore de la tempête qui eut lieu en son fort intérieur... et n'en déplaise à météo ciel, ce fut une tempête musicale qui inonda les quelques 350 spectateurs assez fous de jazz pour avoir bravé la furie des éléments.

Et le vent s'éleva, soufflé d'un saxophone, lorsque Gaël Horellou et ses complices prirent leur place sur la scène. Car ces jeunes loups, offrirent à l'assemblée un de ces jazz décoiffant et échevelé, où piano, contrebasse et batterie semblaient lutter de concert afin de se tailler la part belle, celle que l'on nomme à juste titre, la part du lion. Et ces quatre concertistes, s'affrontèrent et luttèrent de toute leur force, semant parmi l'assemblée, quelque vent de ces musiques précises et actuelles, ravissant les plus fins connaisseurs.

Mais ce fut à Didier Lockwood que revint l'honneur de donner le dernier coup d'archet de ce festival. Et de son violon frondeur s'éleva une de ces musiques ébouriffantes, comme seuls les plus grands savent en distiller. Tantôt instrument phare de son trio, confiant à la batterie d'André Charlier la délicate mission de rattraper au vol ses trilles classiques ou résolument rocks, tantôt simple soutien laissant l'orgue Hammond de Benoît Sourisse réchauffer de son souffle chaud les spectateurs les plus transis, tantôt se jouant de lui-même, ce violon endiablé ne semblait jamais être à cours d'invention, tant il était servi par un musicien quelque peu possédé par la musique qu'il lui insufflait. Et le vent de musique devint vent de folie, lorsque ce grand monsieur *violoniste de surcroît* descendit sans faillir, les quelques marches le séparant du reste du monde, afin d'aller porter sa musique jusqu'aux confins mêmes de la salle des fêtes.



QUAND LE 31 DEVIENT GARONNE...

Créé en même temps que le festival Jazz sur son 31 à l'initiative de Philippe Léogé, le Big Band 31 est une formation musicale haut-garonnaise qui s'exporte partout en France et que nous connaissons fort bien à Conilhac (Le BB 31 a fait partie de la première en 1987)



Formé à la Berklee School of Music de Boston, qui a notamment vu passer un certain Miles Davis, Philippe Léogé s'est spécialisé dans l'orchestration pour grandes formations. C'est donc tout naturellement que, de retour dans son sud-ouest natal, il décide de créer le Big Band 31 en 1986, en même temps que le festival Jazz sur son 31, avec 17 copains musiciens. « On a participé à tous les plus grands festivals de jazz, et même accompagné la chanteuse de jazz américaine Dee Dee Bridgwater ! », se souvient-il.

Malgré le succès du Big Band 31, l'aventure fait une longue pause – de 1993 à 2007 - pendant laquelle Philippe Léogé poursuit sa carrière musicale professionnelle à Paris. En rentrant au bercail, il décide de remonter le projet avec trois de ses compères du début et une dizaine de « nouveaux ». En 2015, le Big Band prend une nouvelle couleur musicale avec notamment la chanteuse FrédérikA ou le trompettiste Nicolas Gardel. Le Big Band 31 devient Big Band GARONNE pour magnifier non seulement le souvenir du grand Claude mais aussi cette région qui a tant donné à la musique de jazz. « A Ce sont des compositions originales, plus électriques et plus funk que ce que l'on jouait jusqu'à présent », précise Philippe Léogé, qui entend bien faire de la Garonne non plus seulement un fleuve qui sépare le lieu de vie de ses musiciens, mais une identité à part entière pour son « band ».

Et quand les applaudissements se turent enfin, certains décidèrent de défier les cieus afin de regagner leurs nids ; mais pour quelques fous aventureux, la cave à jazz, offrit un abri douillet à la colère des vents. Et la musique festive et joyeuse de Thierry Gonzalez et de ses complices échauffa jusque fort tard le cœur et les mains de ces quelques festoyeurs notoires. Et on prétend même qu'elle fit son office jusqu'à l'heure indue où une soupe à l'oignon servie dans les règles de l'art finit de réchauffer quelques ortheils quelque peu humides.

Et quand le jour, plus calme, pointa enfin le bout de son nez et quand les quelques joyeux noctambules fermèrent enfin la cave à jazz, ils laissèrent derrière eux les notes échevelées de jazzmen endiablés. Alors se mirent en sommeil les fous rires les tintements des verres et les discussions animées... Et si l'écho de ces notes géniales manquaient déjà aux oreilles de tous, ils prirent néanmoins rendez vous pour l'an prochain.



Jérôme BAUGUIL est présent comme les années précédentes sur le Festival de jazz de Conilhac. Il vous attend tous les soirs sous le chapiteau pour parler de « L'atelier et autres nouvelles », de deviser sur « La porte capitonnée », le polar sur le jazz, ou encore de feuilleter « Une année de jazz », tous trois présentés à l'édition 2015 du JIM (Jazz in Marciaç). L'Echonilhac vous propose, sous forme de feuilleton, une rencontre plus intime avec Jérôme que l'on retrouvera toutes les semaines dans ces colonnes. Voici le premier volet de l'interview de notre auteur de polar.

Jérôme, si nous revenons un peu sur l'édition 2014 de Conilhac ?

La première soirée de l'édition 2014 a donné le ton du festival avec, on se souvient, en première partie le trio de Gérard Poncin. J'ai le souvenir d'avoir dit à Gérard, à l'entracte, après leur prestation, que le trio avait proposé une musique plus ciselée qu'à l'accoutumée, notamment sur les fins de morceaux. Le trio semble avoir franchi un cap. Et puis un autre trio s'est présenté sur la moquette de l'estrade, celui du génial contrebassiste israélien Avishai Cohen. Même si je l'avais déjà vu à plusieurs reprises, j'avoue que le début du set m'a laissé un peu perplexe. Avishai était concentré sur sa musique, certes, mais ne laissait sur le plan émotionnel rien transparaître ; j'ai trouvé ça un peu dommage : pas de sourire, pas un mot dans le micro à l'adresse du public, rien... plutôt glacial comme accueil. Et puis au fil du set, l'homme s'est déridé et comme par magie, son jeu s'est, lui aussi, métamorphosé. J'ai senti la pulsation intérieure d'Avishai et surtout celle qu'il transmet à son instrument, instrument qu'il éloigne en grimaçant ou qu'il rapproche en tapant sur ses courbes généreuses. Et puis Avishai a chanté tout en jouant, sans doute une ode à sa terre natale d'Israël, celle qu'il a quittée pour venir s'installer à New York, si loin de ses racines. On l'aura compris, Avishai a touché le public à partir du moment où il est redevenu lui-même... Pour la deuxième soirée, honneur au Big Band : le Big Band Brass orchestré par la poigne inflexible de Dominique Rieux. Changement radical de style ici : le premier rang a subi de plein fouet un « tsunami » cathare de cuivres et d'accords avant que cette vague de chorus ne déferle jusqu'au dernier rang, là-bas tout au fond de la salle, afin que les mélomanes qui s'étaient tenus jusqu'alors les pieds au sec saisissent l'ampleur de la montée de la marée harmonique. Le vendredi 14 novembre, Monty Alexander avait laissé ses compagnons jamaïcains à l'aéroport en choisissant la formule trio. Monty c'est d'abord un toucher illico reconnaissable. Monty ce n'est ni Jacky, ni Ahmad, ni Mc Coy, ni Chucho. Monty c'est Monty, même si je lui trouve des caractéristiques communes avec Ahmad Jamal. J'ai vu les deux pianistes à plusieurs reprises et quelque chose me saute aux yeux à chaque fois : leur sens inné du partage. Ahmad se retourne en permanence, désigne du doigt, oriente la musique, sa musique vers les autres. Monty c'est pareil. Monty regarde ses deux compères, la complicité coule de source dans son jeu et dans sa façon de guider sa vie. Et puis Monty ne serait pas Monty sans son célèbre jeu d'épaules. Ça marche à tous les coups et dès lors que le hochement subvient, la musique s'envole. Ça paraît si simple mais c'est à chaque fois hallucinant de maîtrise. Vraiment une soirée comme seul ce pianiste génial est capable de concocter. Le lendemain, le samedi, une première partie pleine d'humour et de surprise avec le New-Orléans de Kid Dutch. Un set bien rodé et une belle communion avec le public. La suite, c'était le quartet Puissance Quatre avec un répertoire empruntant une large place aux musiques de films comme quoi le jazz a souvent habillé en toile de fond le grand écran. Le 22 novembre, c'était la traditionnelle soirée délocalisée à Ferrals. Dominik Mouton trio assurait la première partie : une voix à la tessiture profonde et une belle alchimie avec son guitariste et son saxophoniste, ont confirmé sa surprenante apparition un soir de cave, tard dans la nuit en 2013. Puis vint le tour du trio du contrebassiste à cinq cordes, Renaud Garcia Fons. Des sonorités puisées à la fois dans l'instrument et modifiées grâce à l'électronique pour un voyage aux bords de la méditerranée puis une évocation émouvante du Paris d'après-guerre ont démontré toute la richesse musicale de ce musicien et ponctué une soirée riche et originale qui se détache véritablement dans la programmation du Festival de jazz de Conilhac. Pour le dernier soir du festival, le samedi 29 novembre, une première partie nous était proposée avec le quartet du saxophoniste alto Gaël Horellou : un ensemble fougueux et audacieux, un set basé sur l'énergie pour une prestation surprenante de la part de ce musicien qui brûle les étapes à la vitesse de ses solos. Pour clôturer l'édition 2014, place au trio du violoniste Didier Lockwood pour une tournée anniversaire fêtant ses quarante ans de carrière. Un grand écart musical entre des sonorités boisées, naturelles de l'instrument et un univers résolument plus électronique, articulé autour de résonances et de boucles déclenchées à l'aide de pédales, attribuant au violon une touche plus métallique, plus contemporaine, repoussant toujours plus loin les frontières de l'instrument... vraiment un final 2014 en apothéose. Les caves, quant à elles, ont tenu comme d'habitude toutes leurs promesses, que ce soit avec le trio de Thierry Ollé, L'Affaire à Swing, Kid Dutch, MC5 ou Thierry Gonzalez trio. Que l'on soit assis devant, à l'écoute, ou installé au fond, debout à chuchoter autour des tonneaux, un verre à la main, l'endroit est magique. On retrouve dans ce lieu vraiment l'esprit du jazz, là où tout a commencé de l'autre côté de l'Atlantique.



LE SAVIEZ-VOUS? Nat King Cole fut l'un des premiers afro-américains à animer sa propre émission de télévision et accumula les records de vente de disques. Chose incroyable, il reçut même une récompense posthume pour un duo virtuel avec sa fille Natalie, Unforgettable. Malgré ce succès phénoménal, le grand crooner et pianiste noir, dut, lutter toute sa vie contre la discrimination raciale. En particulier en 1956, huit mois après le début de son show sur NBC. Ce soir-là, dans un théâtre d'Alabama, avant de monter sur scène, la police le prévient qu'elle redoute des troubles et lui conseille d'annuler. Pas question pour Cole de renoncer. Devant un public composé exclusivement de blancs on a pris soin de séparer par un rideau les musiciens noirs et blancs. Le spectacle commence par Autumn Leaves mais au cours du troisième morceau, quatre hommes, membres du Conseil des Citoyens Blancs essaient de se ruer sur scène. Un policier empêche l'un d'eux de frapper Cole avec une bouteille mais un autre lui saute dessus et le plaque au sol. Dans le public, personne n'a bougé. Les quatre hommes sont tout de même maîtrisés et Cole s'en sort avec quelques bleus. Il reviendra dans la nuit chanter pour un public exclusivement noir et décide de ne plus se produire en Alabama et dans le sud des États Unis. Quelques années plus tôt, Cole avait eu maille à partie avec des membres du Klu Klux Klan qui brûla une croix dans son jardin, tira un coup de feu dans sa fenêtre, empoisonna son chien et écrivit sur sa pelouse « Nigger » (Négro) en lettres de feu. Nat King Cole ne se laissa pas impressionner et resta dans cette maison jusqu'en 1965, emporté par un cancer à l'âge de 45 ans.



Avishai COHEN

RETOUR SUR 2014



JAZZ/CONILHAC et LA SUITE...

SAMEDI 7 NOVEMBRE

Mickaël SOURDEAU Quartet

ERIC BIBB - Habib KOITE - Mama KONE

Cave : TIGER JAZZ



DIMANCHE 8 NOVEMBRE

A partir de 10 h.

JOURNÉE NEW ORLEANS avec

SANTANDREA JAZZ BAND